Ami du Clergé du 1er décembre 1949

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Fête de Noël. — I. Sacerdoce du Christ, 361. — II. *Noël de l'Année mariale* : La Mère de Dieu et la Mère des hommes, 362.

L'Année avec Notre-Dame. — *Notre-Dame de l'Avent* (18 décembre) : Prière et reconnaissance, 364.

Entretiens sur l'Action Catholique. — XLII. L'Action Catholique, œuvre d'Eglise, 366.

Brèves conférences sur l'Histoire de l'Eglise. — LXXIX. Jugement sur Boniface VIII, 368.

FETE DE NOEL

I

SACERDOCE DU CHRIST

Ecce venio ut faciam, Deus, voluntatem tuam.
Me voici, ô mon Dieu, pour faire votre volonté. (Héb., x, 7).

Mes frères,

La fête de Noël est la plus exquise et la plus souriante des fêtes chrétiennes. Elle évoque les souvenirs les plus naïfs et les plus chers, nous présente les images les plus gracieuses : un enfant qui nous tend les bras, une vierge d'Israël penchée pour adorer son enfant, pendant que ses deux mains, sur sa poitrine, compriment les battements d'un cœur tout débordant de joie, et enfin le charpentier Joseph, l'humble ouvrier, contemplant avec ravissement le saint mystère dont Dieu l'a constitué le témoin officiel.

Mais ce qui confond la pensée et remplit le cœur d'étonnement, c'est qu'un spectacle si simple et si intime représente le point du départ d'événements si grandioses. Dans cette crèche commence la plus profonde des révolutions.

Ce petit enfant vient pour changer le monde.

Et si l'on veut résumer d'un geste toute sa mission, désigner le rôle unique et divin qu'il devait remplir, il suffit de montrer, auprès de ce berceau si pauvre, l'ombre austère de la croix, où se consommera le suprême sacrifice. Jésus était le Prêtre éternel, le pontife de la création, l'intermédiaire entre Dieu et les hommes ; il était *prêtre* et ce seul mot contient tout, et nous allons voir 1° ce qu'il suppose de grandeur en Jésus et 2° réclame de devoirs en nos âmes.

I. — *Jésus Prêtre : sa grandeur*

Il y avait eu bien des prêtres sur la terre depuis l'origine du monde ; chaque génération avait eu les siens. Ils avaient à l'envi, païens et juifs, ensanglanté les autels pour apaiser la divinité. Mais Dieu voit surtout dans l'offrande le cœur qui l'offre. Et les cœurs étaient tous, par la faute du premier homme, sans cesse aggravée d'âge en âge, irrémédiablement souillés ; aussi les victimes se multipliaient-elles, sans purifier les âmes.

Il fallait, dit l'épître aux Hébreux, « un pontife sans tâche, innocent, immaculé, séparé des pécheurs et plus grand que les cieux ». Il convenait qu'il fût homme pour parler au nom des hommes, et qu'il fût Dieu pour offrir à Dieu un hommage digne de son infinie grandeur.

Or l'alliance de tant de faiblesse avec tant de majesté était-elle possible ? La raison humaine hésite en face de ce problème. Heureusement la miséricorde infinie de Dieu n'hésita pas, et le Fils même de Dieu choisit le sein très pur de la Vierge immaculée pour y prendre cette chair et ce sang, grâce auxquels il devenait le Fils de l'homme, notre frère, notre Sauveur et notre Pontife souverain.

Et quels sentiments remplissaient son esprit à cet instant décisif où il se présentait parmi nous ? l'Ecriture nous en informe : « En entrant en ce monde, le Christ dit à son Père : Vous avez repoussé les sacrifices et les offrandes, mais vous m'avez donné un corps humain, vous n'avez agréé ni les holocaustes ni les sanglantes immolations. Alors j'ai dit : Me voici, je viens, ô Dieu, pour faire votre volonté. *Ecce venio ut faciam, Deus, voluntatem tuam !* »

Ainsi, dès le premier instant, il embrasse du regard et il accepte sa tâche redoutable. Devant lui se dresse la volonté de Dieu sous la forme de l'immuable et éternelle justice. Il voit cette justice, non telle que nous la voyons car elle se tempère, à nos yeux, d'indulgence et de bonté, mais il la contemple, formidable et absolue, telle qu'elle se montre, si j'ose le dire, aux regards de l'enfer, avec ses exigences précises, droites, fermes et impérieuses, et il sait qu'il doit payer, lui seul, la dette, accumulée depuis tant de siècles, de toute l'humanité et même de toutes les générations futures. Il n'est pas écrasé sous ce fardeau et il commence sans retard à remplir sa grande fonction sacerdotale, celle de l'immolation.

Et de ce point de vue toute sa vie s'explique.

A peine revêtu de cette forme servile qui est la nôtre, il en assume toutes les obligations. Il adore le vouloir souverain qui créa tous les êtres et qui entraîne tous les hommes vers la Vérité, la Vie et le Bonheur, à condition toutefois qu'ils se soumettent librement et amoureusement aux lois directrices de leur destinée. Il s'incline devant cette volonté, il en reçoit les ordres et il se prépare à être obéissant jusqu'à la mort et à la mort de la croix : *Ecce venio ut faciam, Deus, voluntatem tuam !*

A cette lumière, on comprend l'humble crèche de Bethléem et ses abaissements si étranges, on comprend la fuite en Egypte, la chaumière de Nazareth, la vie laborieuse et obscure jusqu'à trente ans. Et ce qui suivra s'éclaire aussi : la tentation au désert, le triple assaut du démon, les courses fatigantes et pénibles, la faim et la soif, toutes les souffrances en un mot et surtout les terrifiantes épreuves de l'Agonie, de la Flagellation, du Couronnement d'épines et enfin la Croix ! *Ecce venio, etc.*

Jésus a voulu éprouver la douleur sous toutes ses formes, les privations de la pauvreté, les déchirements de l'abandon, l'horreur de la trahison, l'ingratitude et même la haine, lourd fardeau pour celui qui aime !

Pontife souverain, il a voulu être l'homme universel, non point le raffiné qui se complaît dans une sphère surélevée, au dessus de la foule, loin des vies banales ou grossières, vulgaires ou insignifiantes. Il s'est enfoncé résolument jusque dans les dernières profondeurs des couches humaines, méprisant la fortune, les honneurs, les commodités, vivant de la vie

du pauvre et faisant sa société de pêcheurs et de publicains, frayant même avec de pauvres âmes coupables et égarées, pour les purifier et les guérir et tout cela parce que c'était la volonté de Dieu.

Mais, par cette obéissance illimitée, il s'est placé dès le premier instant aux suprêmes sommets de toute grandeur créée. Dieu lui a donné un nom supérieur à tous les noms et devant lequel « tout genou doit fléchir au ciel, sur la terre et aux enfers ».

Et quand il arrive au Golgotha, il peut se rendre ce magnifique témoignage : « *Consummatum est.* Ma mission est accomplie, j'ai achevé mon œuvre, tout est consommé ! »

Et cependant Jésus n'a pas épuisé en un seul acte, ni en un seul instant tout son pouvoir sacerdotal. Il continue à exercer ses fonctions. Il est prêtre à jamais, « prêtre pour l'éternité ». Le grand sacrifice de la Croix se prolonge dans celui de l'Eucharistie.

II. — *Nos devoirs*

Et nous, quelle sera notre tâche ? Posons-nous cette question puisque la doctrine chrétienne s'achève toujours en conclusion pratique.. Envers ce Pontife si noble, si grand, quels seront nos devoirs? Lui-même a pris soin de définir ces rapports dans une de ces délicieuses allégories, aux profondeurs inattendues, qui sont l'un des plus grands charmes de l'Evangile : « Je suis le Bon Pasteur, dit-il. Le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis. Le mercenaire au contraire, celui qui n'est pas vraiment pasteur, s'enfuit devant le danger, parce qu'il n'a aucun souci des brebis. Je suis le bon pasteur, et je connais mes brebis et elles me connaissent ! »

C'est à chacun de nous de voir si ces paroles s'appliquent ou non à son âme. Les brebis sont connues du Bon Pasteur, mais elles doivent le connaître. Voilà tout l'essentiel de nos devoirs envers Jésus.

Le connaître ! Mais suffit-il pour cela de savoir qu'il exista, il y a vingt siècles, un Galiléen dont la gloire est supérieure à toutes les gloires humaines ? Non, cela ne suffit pas. Connaître Jésus, c'est d'abord connaître sa pensée, recevoir ses enseignements, embrasser sa doctrine, telle qu'elle est contenue dans l'enseignement vivant de l'Eglise et dans l'Evangile. Connaître Jésus, c'est, il le dit lui-même, entendre sa voix quand elle nous parle au dedans, quand il frappe à la porte de notre cœur et demande à entrer dans notre âme. Connaître Jésus, c'est obéir à ses commandements, tant généraux que particuliers, car il commande non seulement à tout le troupeau pris comme ensemble, mais à chaque âme d'une manière spéciale et comme il dit encore : il appelle ses brebis chacune par son nom et il conduit chacune d'elle dans les sentiers qui lui sont propres : *Proprias oves vocat nominatim et educit eas !*

Ai-je besoin de rappeler ces appels intérieurs, profonds, personnels, incommunicables, qu'il nous a adressés au plus intime de la conscience ?

Qui de nous n'a éprouvé bien des fois dans sa vie l'immense joie de la visite de Jésus ? C'était, d'ordinaire, dans une communion fervente. Une lumière divine baignait l'âme ; on voyait avec une netteté sans ombre et une clarté sans nuage, et le néant des illusions terrestres et la splendeur des espérances chrétiennes, on avait soif de sainteté. C'était Jésus qui parlait à l'âme et, comme jadis sur la montagne des Béatitudes, lui ouvrait les horizons du vrai bonheur !

Connaître Jésus c'est savoir cela, et c'est aussi, et c'est surtout, monter avec lui au Calvaire et se sacrifier comme lui, pour Dieu et pour les âmes.

Quand l'évêque ordonne de nouveaux prêtres, il leur adresse cette objurgation saisissante : *Imitamini quod tractatis.* Imitez ce que vous réalisez : le sacrifice renouvelé du divin Crucifié.

Dans l'Eucharistie, sous de modestes apparences, sont tous les éléments d'un vrai sacrifice, une *victime*, c'est Jésus présent sous le voile du pain et du vin ; un *prêtre*, c'est encore Jésus représenté par son ministre ; une *immolation*, c'est la consécration qui semble séparer le corps et le sang du Christ, et qui présente Jésus sous un symbole de mort ; un *hommage* enfin, celui que le Sauveur avec toute son Eglise rend à Dieu son Père dans l'acte même de cette offrande efficace.

Mais si le prêtre est tenu plus spécialement d'imiter le sacrifice du Sauveur, qu'il renouvelle chaque matin en son nom et par son ordre, chaque fidèle a cependant aussi le même devoir, car tous nous avons été associés, par le baptême et la confirmation, au sacerdoce de Jésus-Christ, tous nous sommes, suivant le mot de S. Pierre, « un sacerdoce royal ».

* *

A nous tous donc d'entendre la parole de l'évêque aux ordinands : « Imitez ce que vous réalisez ! »

Aimez à participer au Sacrifice eucharistique en y assistant chaque dimanche au moins et chaque jour, si vous le pouvez, et songez que vous n'êtes pas là en simples spectateurs. Unissez-vous à l'immolation qui s'accomplit à l'autel, en unissant votre intention à celle de Jésus, prêtre et victime, pour faire monter avec lui vers Dieu vos adorations, vos actions de grâces, vos supplications et vos repentirs.

Et que votre vie toute entière soit une imitation attentive, persévérante et délicate de ce Jésus qui, né jadis dans le dénuement glacé d'une crèche, mérite bien de renaître maintenant dans la douce chaleur des âmes aimantes. Ainsi soit-il.

Fête de Noël de l'Année mariale

II

LA MÈRE DE DIEU ET LA MÈRE DES HOMMES

Mes frères,

Noël ! Fête unique. Les fêtes de Noël ont une allégresse et une festivité incomparables. Pourquoi ? — Parce qu'elles sont l'anniversaire du mystère le plus gracieux, le plus attirant, le plus humain ; celui de Dieu venant à nous petit enfant, vraiment l'apparition de la bénignité du Sauveur, comme dit S. Paul. Telle est bien la raison dernière de cette grâce exquise de Noël.

Aussi Noël est la fête des enfants : quel trépignement de joie devant la cheminée garnie de jouets et quel plaisir à s'agenouiller devant les crèches !

La fête des enfants est aussi la fête de leur mère : leur bonheur est encore plus grand que celui de leurs petits. Aussi bien, naissance et maternité ne font qu'un. A la naissance, mère et enfant forment un groupe inséparable. On trouve l'enfant avec sa mère, comme il est écrit des Mages venus à Bethléem adorer le roi du monde.

De cette loi de la vie et de cette circonstance de la visite des Mages il faut nous souvenir, en cette an-

née Notre-Dame et à la suite de notre Avent marial. Cette nuit bénie de la naissance de Jésus, « en qui est notre salut, notre vie et notre résurrection », est aussi la nuit bénie de la maternité de Notre-Dame. C'est la nuit bénie de sa triple maternité : de sa *maternité corporelle* à qui l'humanité doit que le Fils de Dieu ait reçu un corps afin de souffrir et de mourir pour nous ; de sa *maternité spirituelle*, qui nous engendre à la vie divine en même temps qu'elle l'engendre à la vie humaine ; de sa *maternité médiatrice* qui l'autorise à intercéder avec succès auprès du Souverain Juge en notre faveur.

Qu'elle nous introduise donc aujourd'hui dans le mystère de ce triple Noël.

I. — *Sa maternité corporelle*

Noël ! avènement de Dieu parmi les hommes sous les traits d'un tout petit enfant.

Il aurait pu apparaître un jour sur les chemins de Judée ou de Galilée, homme parfait sans généalogie, grand prophète et grand thaumaturge dont personne n'aurait connu les origines. Ainsi l'attendaient beaucoup de Juifs puisque nous les entendons qui disent de Jésus : « Il ne peut être le Christ attendu ; quand ce Christ paraîtra, personne ne saura d'où il vient » ; il se présentera sans père, sans mère, sans généalogie, tandis que Jésus nous savons bien ses origines : c'est un galiléen, le fils de Joseph et de Marie (Jo., VI, 27).

Et s'il avait surgi ainsi un jour au milieu de ses contemporains, il resterait pour nous le Maître, le Sauveur, le Fils de Dieu. Nous aurions par ses miracles la preuve de son identité. Mais comme il nous paraîtrait au-dessus de nous !

S'il nous attire, si nous allons vers lui avec confiance, si nous le regardons et lui parlons autrement qu'avec crainte, c'est parce que, comme dit S. Paul, « il est né de la femme, *factum ex muliere* », parce que nous pouvons lui dire avec l'Eglise : « *Ave, verum corpus natum de Maria Virgine*, salut, notre frère, véritablement l'un de nous, né de la Vierge Marie », parce que c'est une mère, la T. S. Vierge qui nous le donne et nous le présente, *nobis natus, nobis datus ex intacta Virgine*.

Nous lisons dans la Vie des saints que la Sainte Vierge leur apparaît avec son Jésus dans ses bras, qu'elle l'abandonne quelques instants aux embrassements d'un S. Antoine de Padoue ou d'un S. Stanislas Kostka ; cette faveur, Marie l'a faite, en vérité, une fois pour toutes à l'humanité entière en cette nuit de Noël.

Aussi comment notre regard et notre cœur en cette fête n'iraient-ils pas de l'enfant à sa Mère ? Comment ne pas la louer des grandes choses que Dieu a faites en elle par cette glorieuse maternité qui dépasse tout ce que nous pouvons imaginer ? Comment ne pas lui dire notre merci de nous avoir donné un Dieu si proche de nous ?

Et c'est la prière liturgique elle-même qui nous donne le ton. Ecoutez-la multiplier dans cette nuit sainte (2e nocturne) ses louanges et ses hommages à « la Vierge de qui le Roi des cieux a daigné naître pour nous », à la « Bienheureuse Mère de Dieu, dont le sein reste immaculé et cependant engendre le Sauveur du monde », à « la bénie entre les femmes et au fruit béni de son sein ». Et elle s'écrie dans son ravissement : « O sainte et immaculée virginité, par quels louanges vous exalter ? Je ne le sais. Celui que les cieux ne peuvent contenir, vous l'avez porté dans votre sein... ».

Et il en sera ainsi pendant tout le temps de Noël qui prolonge l'écho du ravissant mystère que nous fêtons aujourd'hui. Il suffit de relire ces admirables antiennes des vêpres du Premier de l'an ou de la Circoncision dont la mélodie chante dans nos mémoires. Elles célèbrent « l'admirable échange », *admirabile commercium*, qui s'est accompli entre Dieu et l'homme, lorsque Jésus a daigné naître d'une Vierge, naissance ineffable qui laisse sa virginité intacte et donna aux hommes le Sauveur, l'Agneau qui efface les péchés du monde.

II. — *Sa maternité spirituelle*

Vous le voyez par ces derniers mots, ce qu'exaltent nos chants, ce n'est pas seulement la maternité corporelle et la miraculeuse virginité de Marie, c'est aussi sa maternité spirituelle, l'enfantement du monde à la vie surnaturelle. Les deux maternités n'en font qu'une. En donnant au Fils de Dieu la vie humaine, Notre-Dame enfante les fils de l'homme à la vie divine.

N'allons pas croire que Marie soit devenue notre Mère seulement sur le Calvaire quand Notre-Seigneur lui a dit en lui montrant S. Jean : « Femme, voici votre fils ». Ces paroles ne firent que proclamer ce qui était déjà, de telle sorte que nous puissions tenir de la bouche même du Maître cette douce certitude. Mais la T. S. Vierge est devenue notre mère, elle nous a conçus et enfantés à la vie de la grâce en même temps qu'elle concevait et enfantait son Jésus à la vie de ce monde, parce qu'elle consentait à tout le mystère de Jésus ou, d'une façon plus explicite, parce qu'elle consentait à devenir la mère de Jésus à cause et en vue de sa mission de Sauveur du monde et de Chef de la nouvelle famille de Dieu : « Il règnera éternellement sur la maison de Jacob et son règne n'aura point de fin ».

Aussi S. Antonin écrit-il : « Marie ne donnera pas le jour à un fils seulement, mais à une multitude de fils, c.-à-d. à tous ceux qui sont rachetés par le Seigneur. Elle leur donne le jour à tous en même temps, en tant que par un seul acte et en un seul instant, elle donna ce qui fut pour tous la cause de la vie... » (Par. IV, tit. XV, c. II, 8).

Pareillement, S. L.-M. de Montfort dit que

« le premier homme qui est né de Marie est l'Homme-Dieu, Jésus-Christ ; le second est un homme pur, enfant de Dieu et de Marie par adoption. Si Jésus-Christ, le chef des hommes, est né en elle, les prédestinés, qui sont les membres de ce chef, doivent aussi naître en elle par une suite nécessaire. Une même mère ne met pas au monde la tête ou le chef sans les membres, ni les membres sans la tête : autrement ce serait un monstre de nature ; de même, dans l'ordre de la grâce, le chef et les membres naissent d'une même Mère ; et si un membre du Corps mystique de Jésus-Christ, c'est-à-dire un prédestiné, naissait d'une autre mère que Marie qui a produit le chef, ce ne serait pas un prédestiné, ni un membre de Jésus-Christ, mais un monstre dans l'ordre de la grâce » (*Traité de la vraie dévotion*, n° 34).

L'Evangile, racontant le mystère de Noël, nous dit : « Elle mit au monde son Fils premier-né » (Luc, II, 7). Ce titre donné à Jésus, on le donne à l'enfant qui vient de naître le premier à un foyer avant qu'on sache s'il aura des frères. Mais son emploi ici a donné à penser à plusieurs saints que par là

l'Evangile faisait une allusion discrète à ces autres enfants de Marie et à ces frères de Jésus que nous sommes tous par adoption divine.

III. — *Sa maternité médiatrice*

Enfin, ce qui doit retenir notre attention et émouvoir nos cœurs, c'est la pensée qu'en ce moment la mère de Jésus et la mère de nos âmes devient aussi notre médiatrice, notre avocate auprès du Juge suprême pour ce Noël dernier que sera son avènement sur les nuées ou, pratiquement, le jugement qu'il portera sur notre âme à notre mort.

Nous avons dit en quel sens il faut entendre cette médiation de la Sainte Vierge.

Mais à quel titre nous est-elle représentée ainsi plaidant notre cause ou nous mérite-t-elle ces grâces de salut qui nous préservent de la condamnation divine ? C'est le même argument qui est presque toujours mis en avant : l'argument maternel, c.-à-d. ses droits, non de justice, mais enfin ses droits au souvenir et à la reconnaissance filiale de ce juge qui est son enfant. Pourrait-il oublier tout ce qu'il a reçu d'elle : sa vie, ses meilleures tendresses ?

« O homme, dit l'un, tu as à Dieu sûr accès : tu as la mère devant le Fils, pour toi montrant sa poitrine ; tu as le Fils devant le Père, montrant ses plaies cruelles » (attribué à S. Bernard, mais de Arnaud de Bonneval). « Si ton Fils ne veut t'écouter, dit l'autre, montre lui l'étable de sa naissance, les seins qui l'ont nourri, les bras qui l'ont tenu » *(La descente de la Vierge aux enfers,* VIII^e^ ou IX^e^ siècle). « Elle se retourne vers son Fils aîné, dit un troisième, et lui montrant sa poitrine elle le désarme et l'apaise. »

Lui montrant sa poitrine ! Ainsi nous le représentent les peintures de la Vierge notre Avocate au jugement de Dieu et d'une façon générale celles de la Vierge Médiatrice. Telle, par exemple, cette vision de S. François d'Assise par Rubens où d'une main, la Vierge suppliante arrête le bras de son Fils qui tient la foudre et de l'autre découvre son sein maternel.

Et ne pensons pas que ce soit rêves de poètes et d'artistes. Les saints ne parlent pas autrement. Dans sa prière embrasée S. L.-M. de Montfort prie en ces termes : « C'est pour votre Mère que je vous prie. Souvenez-vous de ses entrailles et de ses mamelles et ne me rebutez pas ; souvenez-vous de qui vous êtes le Fils, et m'exaucez ; souvenez-vous de ce qu'elle vous est et de ce que vous lui êtes, et satisfaites à mes vœux... »

Sa maternité de cette nuit de Noël, tout ce que cela suppose d'amour et de dévouement de sa part, ses larmes, ses angoisses, ses souffrances maternelles à cause de lui, voilà l'argument irrésistible sur le cœur de son enfant auquel la Sainte Vierge a toujours recours en notre faveur. A cause de cela, il ne peut lui refuser les grâces de salut, de repentir, de pardon qu'elle ne cesse de lui demander afin de nous faire échapper au jour du jugement à la sentence de réprobation. Et, avec l'Eglise, dans cet hymne de l'*Ave Maris Stella* qui est l'hymne marial par excellence, c'est à son titre de Mère que nous la mettons en demeure de nous sauver : « *Monstra te esse Matrem,* montrez que vous êtes Mère, sa Mère et notre Mère ».

* *

Noël, Noël ! doux mystère de la naissance du Fils de Dieu sur la terre. Vous n'êtes si doux pour nous que parce que vous nous venez, ô mon Dieu, tout petit enfant dans les bras d'une Mère.

Noël, Noël ! mystère de la naissance spirituelle du Fils de Dieu dans nos âmes. Vous n'avez été possible pour le monde et vous ne vous accomplissez pour chaque âme que par la Vierge qui enfante tout le Corps mystique du Christ, la tête et les membres, le Christ total.

Noël, Noël ! mystère du suprême avènement de Jésus sur les nuées pour juger les vivants et les morts. Nous ne pouvons penser sans frayeur à cette minute redoutable que parce que se tient auprès de notre souverain juge notre maternelle avocate.

Sans la Sainte Vierge, Noël ne serait pas cette fête d'allégresse ; sans elle, Noël ne serait pas. Ouvrez vos paroissiens aux fêtes de Noël et vous lirez : Vigile de Noël : « Station à Sainte Marie-Majeure » ; Messe de la nuit : « Station à Sainte Marie-Majeure » ; Messe du jour : « Station à Sainte Marie-Majeure ». Vraiment cette solennité est tout entière dans la douceur de cette présence maternelle, dans cette basilique où l'Eglise a voulu conserver et honorer les quelques reliques qui nous restent de la crèche de Bethléem.

Qu'elle se déroule aussi pour nous dans cette atmosphère mariale, c'est-à-dire que notre pensée et notre prière montent vers elle pour la remercier du premier Noël, pour lui demander le Noël spirituel dans nos âmes, pour la supplier de nous assurer le Noël suprême des bénis du Père.

L'ANNEE AVEC NOTRE-DAME

Notre-Dame de l'Avent
(18 décembre)

PRIÈRE ET RECONNAISSANCE

Mes frères,

La grande fête de Marie en ce temps de l'Avent, c'est la fête de l'Immaculée-Conception. Elle s'accorde merveilleusement à l'esprit particulier de cette période de l'année religieuse. Elle attire notre attention et nos réflexions sur les exigences de Dieu pour l'avènement de Notre-Seigneur dans sa première demeure de la terre, le sein de la bienheureuse Vierge Marie, sa Mère.

Nombre de Congrégations religieuses et de diocèses célèbrent une autre Notre-Dame de l'Avent, la « Vierge de l'attente », la future Mère du Verbe incarné, qui attend la naissance du Messie. Cette autre fête, fixée généralement au 18 décembre est, elle aussi, bien de circonstance. Elle complète en quelque sorte les leçons de l'Immaculée Conception : l'Immaculée Conception nous montrait comment Dieu préparait Marie à sa maternité divine ; Notre-Dame de l'Attente nous montre comment Marie, sous cette prédestination divine, se prépare de son côté à cette même Maternité : c'est la correspondance de la créature aux grâces de son Créateur.

Méditons donc religieusement ce que fut cette préparation de notre Mère à l'avènement de Notre-Seigneur d'abord, *avant l'Annonciation,* ensuite, *après l'Annonciation.*

I. — *Avant l'Annonciation*

L'Evangile nous parle de pieux et fervents israélites qui attendaient avec toute l'ardeur de leur foi la venue du Messie annoncé par les prophètes.

Tel ce vieillard Siméon, « homme juste et craignant Dieu », qui joue un si grand rôle dans les mystères de la Purification de Marie et de la Présentation de Jésus au Temple. S. Luc nous dit « qu'il attendait la consolation d'Israël » et que « l'Esprit-Saint lui avait révélé qu'il ne mourrait point avant d'avoir vu le Christ du Seigneur ». Aussi quand il aura tenu dans ses bras le Messie tant désiré, il ne se connaîtra plus de raison de vivre et s'écriera : « Maintenant, ô Maître, laissez votre serviteur s'en aller en paix, selon votre parole. »

Telle encore cette Anne la prophétesse, fille de Phanuel de la tribu d'Aser, qui fait son entrée dans ces mêmes scènes de la Purification. Et « elle aussi, survenant à cette heure, se mit à louer le Seigneur et à parler de l'enfant à tous ceux qui, à Jérusalem, attendaient le Rédempteur. »

Tels toujours ceux qui attendaient ainsi à Jérusalem, dans la Judée, et jusque dans la dispersion, le Messie annoncé. Notre-Seigneur en parlera comme d'une multitude lorsqu'il déclarera : Je vous le dis en vérité, beaucoup de prophètes et de justes ont désiré voir ce que vous voyez et ne l'ont pas vu ; entendre ce que vous entendez et ne l'ont pas entendu » (Mat., XIII, 17). Beaucoup : non seulement les prophètes, mais les justes.

Avant que se produisît dans sa demeure de Nazareth l'annonce angélique, la jeune Marie de Nazareth était de ces âmes saintes, la plus sainte d'entre elles, qui par l'ardeur de sa foi, la ferveur de sa prière, la rigueur de ses jeûnes implorait la venue du Sauveur. L'Evangile n'en dirait rien que nous ne pourrions en douter : elle était du nombre de ces justes dont parlera Notre-Seigneur. Mais, est-ce que les dernières paroles de son *Magnificat* ne nous révèlent pas qu'elle vivait uniquement dans cette attente : « Il a pris soin d'Israël, son serviteur, en souvenir de sa miséricorde, selon la promesse faite à nos pères, en faveur d'Abraham et de sa race, à jamais. »

Et ici, comme toujours et en tout, elle surpasse toutes les âmes saintes de son pays et de son temps, les prophètes, le vieillard, Anne la prophétesse, par la conviction de sa foi, et la flamme de sa prière, et l'abondance de ses mérites.

Si brûlants furent les désirs, les vœux et les prières de Marie qu'elle a en quelque sorte forcé les miséricordes de Dieu sur le monde, hâté l'heure de la venue du Messie, incliné Dieu à la choisir pour mère, comme nous voyons qu'aux noces de Cana la foi de sa prière force le premier miracle de Notre-Seigneur.

Notez bien que je dis : en quelque sorte. Vous savez bien que la T. S. Vierge, si sainte qu'elle fût, ne pouvait mériter comme un dû ni l'Incarnation du Fils de Dieu, ni sa maternité divine. L'Incarnation n'est pas l'effet, mais la cause de nos mérites et, ce que nous pouvons mériter vraiment, ce n'est pas l'Incarnation, mais le fruit de l'Incarnation et de la Rédemption, la vie éternelle.

Pourtant, il y avait au cœur de la jeune Marie de Nazareth une telle ardeur de foi, de désirs, de prière, il y avait dans son âme tant de sainteté, il y avait dans sa vie de si hautes vertus que Dieu ne pouvait pas n'en être pas touché, ne se sentir incliné à les récompenser, n'être comme attiré de préférence vers elle. Ainsi avait-il promis autrefois à Abraham et à David que le Sauveur naîtrait de leur race à cause de leurs mérites (Gen., XXII, 18 ; II Reg., VII) ; ainsi avait-il déclaré au prophète Daniel que ses prières abrégeaient les semaines de l'attente (Dan., IX, 22 et suiv.) ; ainsi avait-il dit que le gémissement des pauvres et des petits le décidait à se lever (Ps. XI). Et ainsi l'Eglise fait honneur à la Sainte Vierge dans l'antienne pascale du *Regina cœli*, d'avoir « mérité de porter le Messie », le Sauveur, le Fils de Dieu, *quem meruisti portare*, en ce sens du moins que si Dieu avait à tenir compte des dispositions, des vertus, de la valeur de sa créature pour se donner au monde, non vraiment, il ne pouvait trouver une occasion plus favorable, ni une époque, ni un pays, ni une femme qui fussent plus dignes de le recevoir et de nous le donner que le temps, la patrie et le sein de la Vierge de Nazareth.

N'est-ce pas assez dire combien sainte fut l'attente de la Sainte Vierge avant l'Annonciation ?

II. — *Après l'Annonciation*

Pour connaître ce que furent les suprêmes heures de l'attente de la T. S. Vierge après l'Annonciation, nous n'en sommes plus réduits à les imaginer par conjectures ou par comparaison. Une occasion s'est offerte à Marie de nous livrer son âme, à la certitude qu'ils étaient venus les temps de la promesse, comme Siméon, elle aussi s'est exprimée dans un cantique immortel, le *Magnificat*, qui nous livre les sentiments dont débordait son âme.

Qu'ils s'expriment dans un cantique, c'est le signe du trop plein de son cœur. Comme on l'a écrit, « la poésie est le langage des impressions véhémentes et des idées sublimes. Chez les peuples d'Orient, elles jaillissent d'inspiration ». Ainsi autrefois, Marie sœur de Moïse, au passage de la Mer Rouge, et Débora, après la défaite des Cananéens, et Judith, à la mort d'Holopherne, avaient-elles été soulevées au souffle d'un puissant lyrisme, pour chanter l'aide de Dieu et la libération de leur pays.

L'hymne de la Vierge au jour de la Visitation est ainsi un jaillissement.

Cantique de la reconnaissance personnelle, de la reconnaissance très humble, à la pensée des merveilles que Dieu vient opérer en elle :

— « Mon âme glorifie le Seigneur et mon esprit tressaille en Dieu mon Sauveur, parce qu'il a jeté les yeux sur la bassesse de sa servante. Voici que toutes les générations m'appelleront bienheureuse, car le Tout-Puissant a fait en moi de grandes choses, lui dont le nom est saint. » Elle ne proteste pas, elle ne peut pas protester contre les éloges que vient de lui adresser sa parente : vous êtes la mère de mon Dieu, vous êtes bienheureuse, vous êtes bénie entre toutes les femmes. Mais comme elle disparaît derrière *Dieu seul* qui a tout fait, abaissé ses regards sur sa petitesse et opéré en elle ces merveilles.

Cantique de la reconnaissance pour le monde entier :

— « Sa miséricorde s'étend d'âge en âge sur ceux qui le craignent. Il a déployé la force de son bras ; il a dispersé les superbes ; il a renversé de leurs trônes les puissants et exalté les faibles ; il a comblé de biens les affamés et renvoyé les riches les mains vides. » Comme elle abandonne vite l'honneur fait à sa personne pour s'élever au bonheur qui échoit au monde ! L'ordre est rétabli ; les valeurs dont se glorifiaient les hommes : orgueil, richesses, plaisirs sont abolies ; les véritables valeurs : l'humilité, la pauvreté, la faim de la justice reprennent leurs droits et leur place.

Cantique de la reconnaissance pour son peuple : — « Il a pris soin d'Israël son serviteur ; en souvenir de sa miséricorde, selon la promesse faite à nos pères, en faveur d'Abraham et de sa race, à jamais ». En pensant à l'humanité entière, elle n'oublie pas ce peuple d'Israël auquel elle appartient et qui est le dépositaire de la promesse. Voici que ses épreuves sont finies et que vient son libérateur.

Ainsi son âme est toute à la joie, à l'allégresse, à l'exultation. Mais à la joie dans le Seigneur : *gaudete in Domino.* C'est lui le Seigneur qui occupe et emplit tout son cantique, comme il occupe et emplit tout son cœur. Quand Dieu sera venu, qu'il habitera sa maison, qu'elle pourra suivre ses pas avec les autres saintes femmes qui se dévoueront à son service et au service de ses apôtres, S. Luc nous dira et redira — car il l'a écrit deux fois — que son Jésus était le centre de ses pensées. C'est déjà vrai ; c'était déjà vrai avant qu'elle sût que ce Messie serait son Jésus. Mais maintenant il est en elle, *Dominus tecum,* elle le porte, elle est sa demeure.

Mais la pensée dominante de cette concentration sur Jésus qui l'habite, nous venons de le voir, c'est celle d'une reconnaissance ininterrompue envers la miséricorde de Dieu pour elle, pour la terre, pour Israël. Son admiration ne fait que grandir devant l'accomplissement des desseins de Dieu. Il y a dans cette démarche du Très-Haut vers sa bassesse et la bassesse du monde un sujet de continuel étonnement et d'action de grâces renouvelées.

Il est tels sanctuaires où on l'invoque sous le titre de Notre-Dame de la Reconnaissance. C'est pendant cette période surtout de son existence que se manifeste ce sentiment de son cœur. Et il éclate à ce point dans les strophes de son *Magnificat* que toutes les générations à venir qui la proclameront bienheureuse adopteront l'hymne de la Visitation pour chanter à leur tour leur reconnaissance à Dieu dans toutes les circonstances heureuses de leur vie.

* *

Que Notre-Dame de l'Avent soit pour nous le modèle vers lequel nous aimons regarder pendant ce temps liturgique pour reproduire en nous les sentiments de son âme.

Puisque le Fils de Dieu est venu sur notre terre pour la sauver, que nos cœurs débordent à cette pensée de la reconnaissance de la Vierge d'après l'Annonciation pour célébrer l'anniversaire de cet avènement du Sauveur. Quand on le célèbre plus solennellement, à chaque quart de siècle, comme nous ferons en l'année sainte 1950, on appelle cette célébration le jubilé. Et le mot de jubilé est synonyme de joie, d'allégresse, d'exultation.

Nous aimerons donc faire nôtre pendant ces jours et surtout en la fête de Noël, le *Magnificat* de Notre Dame ; nous dirons lentement chacun de ses versets pour nous pénétrer des sentiments qu'ils expriment ; nous tâcherons de les faire passer dans nos cœurs.

Surtout nous nous appliquerons à cette reconnaissance effective qui met à profit le don reçu. Ne vivons pas comme si le libérateur n'était pas venu. Vivons libres du péché, libres de nos passions, libres des vanités de ce monde, le regard fixé uniquement sur Dieu notre salut, comme notre Mère.

Mais puisque le Fils de Dieu venu sur la terre doit revenir dans notre âme et dans les âmes, que nos vœux, nos désirs, nos prières soient aussi ceux de la Vierge d'avant l'Annonciation afin que cet avènement spirituel se réalise encore plus complètement à l'occasion de la fête de Noël. « Par la force de ses prières et la hauteur de ses vertus » Marie a mérité de nous donner ce trésor. Par la ferveur de notre prière et par la générosité de notre vie chrétienne méritons Jésus pour les âmes.

Notre-Dame de l'Avent, Notre-Dame de l'Attente d'avant et d'après l'Annonciation, donnez-nous un cœur semblable au vôtre !

ENTRETIENS SUR L'ACTION CATHOLIQUE

XLII

L'ACTION CATHOLIQUE, ŒUVRE D'ÉGLISE

Mes frères,

Il vous a été dit, bien souvent, que votre rôle, dans l'A. C. était de tout premier plan, que vous remplissiez là une tâche pour laquelle vous aviez compétence et grâces d'état particulières. Il ne faudrait pas, pour autant, que vous en arriviez à oublier que l'œuvre ainsi accomplie reste surnaturelle, qu'elle a Dieu lui-même pour origine et pour terme. Si certaines de vos activités journalières limitent simplement leur objectif aux problèmes d'ici-bas, il n'en est plus de même ici.

Pour ne pas omettre cette perspective, un seul moyen, mais infaillible : rester fortement attaché à l'Eglise, travailler pour elle, avec elle, sous son regard. Comme toute activité chrétienne, l'A. C., œuvre divine, est une œuvre *d'Eglise.*

I. — *L'Eglise*

L'Eglise est sortie du cœur même de Notre-Seigneur J.-C. Notre Sauveur divin, pour mieux rejoindre notre misère, s'était fait homme comme nous, petit enfant d'abord, adulte ensuite. Il avait partagé nos soucis, nos joies, nos espoirs. Il était vraiment devenu l'un des nôtres, tout en étant Dieu, et c'est ce qui donnait à chacun de ses actes une valeur qui dépassait la terre.

Mais cette *incarnation* comportait une rançon. Jésus, devenu pleinement homme, ne pouvait demeurer au milieu de ses frères humains jusqu'à la fin des temps, car un homme se développe, grandit, mais aussi vieillit et meurt. Certes, sa divinité, et l'absence de péché en lui, l'immunisaient contre ce déchirement entre l'âme et le corps qu'est la mort humaine, et qui est la punition de nos fautes ; mais, volontairement, il avait accepté d'être *en tous points semblable à nous, hormis le péché* (Heb., IV, 15). Il devait donc nous quitter un jour.

Comment demeurer, tout en partant ? Par l'envoi de l'Esprit-Saint, certes, mais cet Esprit lui-même devait être l'animateur invisible, l'âme, d'une *Eglise* visible, faite d'hommes.

Ainsi, Jésus est toujours au milieu de nous. L'intensité, la qualité de sa présence, n'ont pas diminué, au contraire. Lors de sa vie terrestre, seuls quelques privilégiés pouvaient l'approcher, de temps à autre, et son séjour parmi nous fut court. Maintenant, il est avec nous *jusqu'à la consommation des siècles.*

L'Eucharistie, présence sacramentelle, l'Ecriture Sainte, écho de sa parole, qui donc nous les donne, sinon l'Eglise ? Sans l'Eglise, les Evangiles n'auraient pas été écrits, et nos tabernacles seraient depuis longtemps vides. Avec elle, en revanche, nous sommes assurés de ne jamais manquer de Dieu.

« *L'Eglise,* disait Bossuet, *c'est Jésus-Christ répandu et communiqué* ».

Dans notre monde, l'Eglise est donc le lieu où Jésus-Christ vit de manière plus apparente et plus assurée. Certes, Dieu est partout, soutenant le monde entier par sa puissance créatrice, l'animant de sa grâce. Il peut offrir cette grâce, la donner à une âme d'homme, sans passer par le canal normal des sacrements visibles. Mais, même en pareil cas, son action passe par son Eglise. C'est seulement par référence à elle, claire ou implicite, qu'on atteint Dieu et qu'on se sauve. « *Hors de l'Eglise, il n'est point de salut* ».

II. — *Sa physionomie*

Au cours de l'histoire, des séparations douloureuses s'étant produites, des oppositions même s'étant manifestées, il a fallu définir l'Eglise par rapport à ses contrefaçons. Et vous avez tous appris, depuis le catéchisme, qu'il est des *marques* à quoi l'on reconnaît la véritable Eglise du Christ, et quelle doit être à la fois *Une, Sainte, Apostolique* et *Catholique*.

Mais ces traits de son visage ne sont pas faits seulement pour la distinguer des autres Eglises, fausses ou incomplètes, comme lorsqu'un policier ou un douanier s'essaye à comparer la photographie d'un passeport avec l'original. Il y a une autre manière de considérer une photographie, et c'est celle d'enfants qui cherchent à y retrouver le souvenir d'une mère ou d'un père très aimés.

Regardons l'Eglise ainsi, non plus du dehors, comme des étrangers, mais du dedans, comme des fils.

Cette Eglise est *sainte*. Elle porte, en elle, tout ce qui doit conduire le monde vers cet état de perfection auquel Dieu le destine. Tout au long de son histoire, elle a engendré des saints sans nombre. Elle en engendre encore aujourd'hui. Peut-être en est-il que nous coudoyons chaque jour sans le savoir.

Elle est sainte, parce qu'elle n'a pas d'autre code de vie, pour ses enfants, que celui qui les arrache à leur égoïsme et à leur sensualité, qui les oriente sans relâche vers une loyauté plus exigeante, une pureté plus totale.

Elle est restée sainte même dans les faiblesses de ses membres, car la sainteté, en elle, reste l'intention profonde, le désir qu'elle ne peut renier sans se nier elle-même.

Elle est *apostolique,* car elle se situe, sans interruption aucune, dans la ligne même qui part de S. Pierre et des « Douze », parce que ses chefs, les évêques, sont les successeurs directs des apôtres, participant aux mêmes pouvoirs, portant les mêmes responsabilités.

Elle l'est également, au sens plus moderne du mot *apostolique,* parce qu'elle ne peut se contenter des terrains déjà conquis et des situations acquises. Elle veut étendre le royaume de son Maître jusqu'aux extrémités de la terre. Elle veut que toute âme puisse entendre l'appel rédempteur et y répondre librement.

Son *unité* lui est essentielle. Comment pourrait-elle être telle ici et différente là ? C'est toujours le même Christ qu'elle représente et apporte. Elle peut se recouvrir de vêtements différents, varier dans certaines formes liturgiques ou adopter des coutumes locales : dans son fond elle reste identique à elle-même. Elle demande partout l'adhésion au même *Credo,* présente les mêmes règles de morale à l'effort de ses fidèles.

Pour tout dire elle est *catholique.* Ne voyez pas là un simple qualificatif sans importance qui servirait à distinguer notre Eglise de cet ensemble disparate que forment les confessions protestantes. Etre catholique, c'est être *universel,* à la fois dans l'espace et dans le temps. L'Eglise du Christ est faite pour toutes les races et tous les peuples, à tous les stades de leur histoire. Il ne s'agit pas de la réserver seulement pour les peuples latins, ou pour certaines classes inférieures de la société, ou pour des peuplades arriérées. Catholique, notre Eglise est celle du riche comme du pauvre, de l'intellectuel comme de l'ignorant, des peuples forts et nombreux comme des nations si petites que personne n'en parle.

III. — *Sentir comme elle*

C'est de cette Eglise que nous sommes. Nous devons en être fiers. Nous en sommes parce qu'elle est une communauté dont nous sommes les membres, parce qu'elle possède une hiérarchie à qui nous avons promis une obéissance filiale. Notre action trouve en elle toute sa force.

Un chrétien ressent tout ce que ressent l'Eglise. Il est de la famille. Or, une famille possède son histoire, ses traditions, ses coutumes. C'est cet ensemble de souvenirs communs, de préoccupations semblables qui fait l'unité de tous les groupes humains. L'Eglise, qui touche à la terre, n'échappe pas à cette loi.

Le militant d'A. C., plus que tout autre chrétien, doit avoir cette âme d'Eglise. Sans être un érudit, il doit en connaître l'histoire, être pénétré de sa tradition, en vivre.

Les *Saints* lui apparaissent, tout particulièrement, comme ceux qui incarnent le mieux son idéal. A lire leur vie, il sent à quel point toute âme qui aime le Christ est pénétrée du sentiment de son appartenance à l'Eglise. Il sait bien que les situations nouvelles ne sont jamais en tous points semblables aux anciennes, mais il trouve malgré tout, dans ces exemples d'autrefois, des leçons précieuses pour ses difficultés d'aujourd'hui.

Les *grandes causes* de l'Eglise lui sont chères. Qu'il s'agisse des *missions,* du *clergé indigène,* de la *paix entre les nations,* de *l'Unité des Chrétiens,* il est là, présent, au moins par sa prière. Et, quelle que soit la condition qu'on occupe ici-bas, il y a toujours possibilité d'agir pour l'une ou l'autre de ces grandes intentions.

Etre d'Action Catholique, c'est être d'avance prêt à orienter sa vie là où l'Eglise vous le demandera. C'est prévenir ses désirs, obéir avec courage quand elle commande, accepter avec humilité ses réprimandes, si elle en fait... C'est être un enfant en face de sa Mère.

* *

Homme de Dieu, homme d'Eglise, ces deux expressions ont pour nous parfois un sens trop limité. La première s'applique, dans notre langage courant, à ceux que la sainteté a marqué déjà de son empreinte, la seconde, désigne les membres du clergé.

En réalité, ne serait-ce pas une manière de désigner aussi tout chrétien, qui doit être à la fois l'un et l'autre? Homme d'Eglise, parce qu'homme de Dieu.

Car, c'est Jeanne d'Arc qui avait raison lorsqu'elle disait que Jésus-Christ et l'Eglise, à son avis, c'était « *tout un* ». Une formule comme celle-là, quiconque a donné sa vie à l'Action Catholique doit en faire sa devise.